

Transcription de l'entretien avec Maurice et Madeleine HUCHET

Enregistré à leur domicile à Rezé, par Cécile Liège, le 01 février 2016

[0'00"00] – Origines familiales

Madeleine Huchet : Je m'appelle Marie-Madeleine Sorin, mais on m'a toujours appelé Madeleine. Donc c'est déjà faux ! (Rire)

Cécile Liège : Épouse ?

MH : Épouse Huchet. Et je suis née à Legé, le 15 août 1929.

CL : Merci.

Maurice Huchet : Alors moi, c'est Maurice Huchet, je suis né à Nantes le 17 décembre 1927.

CL : Très bien. Alors, une question : que faisaient vos parents, à tous les deux ?

MH : Mon père était menuisier, menuisier-charpentier. Surtout menuisier après. C'est plutôt quand il était jeune qu'il faisait de la charpente.

CL : Chez un artisan, à son compte ?

MH : Ah oui, non non, pas à son compte, chez un artisan.

CL : D'accord. Et votre maman ?

MH : Ah ben elle était à la maison. Oui. Elle n'avait pas une grosse santé.

CL : D'accord.

MH : Alors moi, mon père était, oh, il a fait de tout, mais il a surtout été manœuvre, avec deux professions : il était corroyeur, il travaillait dans le cuir. Il a fait un apprentissage dans le cuir, il y a travaillé... un certain nombre d'années, jusqu'après ma naissance. Mais après, il a été manœuvre, il a travaillé dans beaucoup de branches.

CL : Et votre maman ?

MH : Oh, ma maman (Rire), elle était... femme au foyer ! On était quatre enfants.

[0'01"22] – Souvenirs d'enfance à Rezé de Maurice

CL : Comment vous êtes arrivé, à quel âge vous êtes arrivé à Rezé et qu'est-ce qui vous à fait venir à Rezé, Maurice ?

MH : Ah... J'avais huit, neuf ans, je ne sais pas exactement.

CL : Et comment vous êtes arrivé à Rezé ?

MH : Ben, je sais pas, mes parents... On habitait boulevard Lelasseur, dans un fond de cour. Un petit logement, y avait pas d'électricité, enfin bon. Et puis... j'étais l'aîné, moi, j'avais un frère quand on est venus ici, j'ai une sœur qui était en attente, là. Et puis, bah, le logement était trop petit, et puis, je sais pas comment ma mère a trouvé... On est d'abord venus aux Trois-Moulins, je sais pas comment elle a trouvé ça... Enfin, on est venus à Rezé, en location aux Trois-Moulins.

CL : D'accord, ce n'est pas parce que vos parents, enfin votre papa, avait changé de métier ? C'était pour une question de logement ?

MH : Oui oui, non, mon père n'a jamais quitté Rezé.

CL : D'accord. Du coup, vous êtes arrivé aux Trois-Moulins. Après, vous avez toujours habité les Trois-Moulins ?

MH : Non non. On est venus habiter juste au-dessus, à la Grand'Haie. Rue de la Grand'Haie.

CL : Longtemps après ?

MH : Heu... pas trop, non. C'était avant la guerre de 39... Je devais avoir dix, onze ans quand on est venus là.

CL : D'accord. Et vous avez passé toute votre enfance, après, à la Grand'Haie ?

MH : Oui. Jusqu'à notre mariage. Même après, puisqu'on habitait chez... chez un voisin, qui n'occupait pas le logement.

CL : Du coup, vous pouvez nous raconter un peu vos souvenirs d'enfance à Rezé, à quoi ça ressemblait déjà, la Grand'Haie notamment, est-ce que vous avez des souvenirs de ça ?

MH : Oh ben oui, oui, quand même. Mais bon, c'était... c'était autant agricole que urbain, hein ! Parce que, quand on habitait à la Grand'Haie, on était sur le bord de la rue de la Grand'Haie, en face c'était une tenue maraîchère, et puis y avait des terrains qui appartenaient à un marchand de bestiaux. De la Grand'Haie à venir ici, à monter jusqu'à la Petite-Lande, c'était que des jardins et des champs.

CL : Oui, c'était pas du tout ce qu'on a aujourd'hui, comme paysage.

MH : Ah non, non, du tout.

CL : D'accord. Vous connaissiez un peu les enfants autour, aux alentours, vous aviez une vie de quartier ?

MH : Oh, oui, un peu, enfin on se connaissait... on allait à l'école ensemble, quoi ! Et puis tout ça s'est disséminé maintenant, hein ! Y en a certainement beaucoup de morts !

CL : Et est-ce qu'il y avait des enfants avec qui vous jouiez le jeudi après-midi ou le week-end ?

MH : Oh ben, non... Quand on habitait à la Grand'Haie, y avait une grande cour, y avait trois ménages où y avait des enfants. Bon, ben on était ensemble, puis ça se passait comme ça ! (Rire)

CL : Et vous étiez à l'école où ?

MH : J'étais à Saint-Paul.

CL : C'étaient vos parents qui avaient voulu que vous alliez à l'école privée, ou est-ce que c'était parce que c'était plus pratique ? Y avait un choix ?

MH : Non, enfin, mes parents... ma mère était catholique pratiquante, mon père s'en foutait pas mal, ha, ha ! Alors quand je suis entré à l'école, c'était à Nantes, boulevard Eugène Orrieux, j'ai été mis à l'école publique parce que l'école privée, fallait payer. Et puis, quand je suis venu à Rezé, j'ai continué à l'école publique pendant un moment. Et puis, je sais pas pourquoi, mes parents m'ont changé d'école, ils m'ont mis à l'école privée. J'ai fini ma carrière scolaire à douze ans et demi, à l'école privée de Saint-Paul !

CL : Vous aviez des loisirs, enfant ? À Rezé, est-ce que vous avez fait un sport particulier ?

MH : Oui, j'ai fait de la gymnastique aux Chevaliers de Saint-Paul.

CL : D'accord, ça s'appelait les Chevaliers de Saint-Paul ? Et vous avez des souvenirs de ça, vous avez des médailles ?

MH : Oh non, non non ! J'y allais... à l'époque, je sais pas, en section gymnastique, on était bien... plus de cinquante ! C'étaient des ouvriers qui étaient plus sportifs, qui étaient de bons sportifs, mais enfin sportifs amateurs, qui donnaient des cours le soir après le boulot, enfin même après leur repas, on dit, allez, de huit heures et demie à dix heures.

CL : D'accord ! C'étaient des gens qui étaient travailleurs...

MH : Des bénévoles !

CL : ... Des bénévoles, qui venaient vous faire faire de la gym. Vous faisiez quoi, alors, c'était quoi ?

MH : Ah ben, c'était de la gym en général, on faisait de la course à pied, on faisait des agrès, on faisait des mouvements... À l'époque, ça se faisait beaucoup. C'était une espèce de... de préparation militaire ! qui portait pas le nom, mais enfin, on manœuvrait des bretons, on marchait au pas...

CL : Vous aimiez bien ça ?

MH : Oh, fallait bien s'occuper !

CL : D'accord ! Vous avez fait ça longtemps ?

MH : Oh, trois ou quatre ans, oui. Enfin, j'ai pas fait très longtemps, puisque j'ai quitté l'école à douze ans et demi, c'était en pleine guerre, je suis parti en campagne. Je suis revenu à quatorze ans en apprentissage, alors là, c'était fini, on n'avait plus le temps.

CL : C'était une autre vie, là ? La vie d'adulte commençait un peu, dès quatorze ans, avec l'apprentissage ?

MH : Oui, oui, ah ben ça, oui.

[0'06"33] – Arrivée à Rezé de Madeleine

CL : Et vous, Madeleine ? Comment vous êtes arrivée à Rezé, à quel âge, et comment ça se fait que vous êtes arrivée à Rezé ?

MH : À huit ans, ben parce que... Pourquoi ? Parce qu'on était très mal logés. On avait une pièce humide, y avait de la glace sur la paroi, l'hiver.

CL : À Nantes, ça ?

MH : À Nantes, oui. C'était très très très humide. Et puis, c'est une de mes tantes, qui habitaient à... rue des Naudières, qui avait trouvé le logement après, aux Trois-Moulins. Et c'était plus facile quand ils voulaient aller en vélo à Legé. Y avait pas la... y avait pas Nantes...

MH : ... à traverser.

MH : Voilà.

CL : Et vous aviez quel âge, huit ans, vous disiez ?

MH : Huit ans à Nantes, et onze ans aux Trois-Moulins.

CL : Alors vous êtes arrivée aux Trois-Moulins. À quoi ça ressemblait les Trois-Moulins, est-ce que vous vous souvenez de vous, quand vous êtes arrivée aux Trois-Moulins en venant de Nantes, ce que vous avez pensé, vous vous souvenez de ça, un peu ?

MH : Oui, mais je trouvais... les Allemands sont arrivés aussitôt. Alors, ça a été déjà un choc ! Parce que la guerre, ça nous plaisait pas, hein !

CL : Ben non, je comprends bien. Donc vous êtes arrivée en 1940, c'est ça ?

MH : Oui.

CL : Donc en 1940, vous arrivez, les Allemands aussi. Et vous, vous restez à Rezé ?

MH : Oui, oui.

[0'07"53] – Les bombardements

CL : Vous étiez là au moment des bombardements, alors ?

MH : Heu, oui, c'est-à-dire que le 23 septembre, je suis partie avec mes parents en vélo à Legé, chez mes grands-parents. Mais quand j'ai su que mes patronnes d'apprentissage, parce que j'étais en apprentissage... Ah, donc, j'avais un peu plus, quand même : je suis rentrée en apprentissage, j'avais à peine quatorze ans. Ben oui, c'était en 43, c'est ça. Alors je suis revenue, j'étais bien contente de revenir, et puis... On se levait la nuit quand y avait les bombes, quand on entendait les sirènes et tout ça ! (Rire)

CL : Vous avez souvenir de tout ça ?

MH : Ah oui, alors ! Oui, c'est sûr. Oh bah, le 16 septembre déjà, j'étais chez mes patronnes d'apprentissage. Le 23 septembre, j'étais à la maison, mais alors on entendait toutes ces bombes de là-haut qui tombaient, ça mettait du temps fou ! Pour nous, c'était long... Oui, on a vécu ça.

CL : Et c'est après le 23 septembre que vous êtes partie à la campagne ?

MH : Ah mais pas longtemps, hein ! Pas longtemps. J'ai peut-être été partie trois semaines, même pas. Pas plus ! Mes patronnes étaient parties, elles, à Remouillé, s'étaient repliées elles aussi, tout le monde avait peur. Et elles sont revenues chez elles continuer leur métier. Elles étaient couturières, elles voulaient pas perdre leurs clients, fallait bien vivre !

CL : Bien sûr.

[0'09"19] – Souvenirs d'enfance à Rezé de Madeleine

CL : Et quels souvenirs vous avez de cette période rezéenne, souvenirs d'enfance ?

MH : Ah bah, moi, j'étais bien.

CL : Vous aviez des copains, copines, pareil ?

MH : Oh, vous savez, on ne sortait pas... Vous savez, j'ai commencé mon apprentissage un peu avant quatorze ans, et puis ben, écoutez, on avait quinze jours de vacances par an, comme les adultes, à ce moment-là. Vous savez, on était assez pris, hein. On n'avait pas le loisir d'aller courir... (rire) surtout pendant la guerre !

CL : Oui, en plus, oui, c'est pas une période... Mais quelquefois, par exemple, il y avait des jeunes qui avaient besoin d'aller au bal pour un peu oublier...

MH : Ah ben oui mais nous, nous, on n'était pas de cette vie-là ! (Rire) On n'y allait pas, au bal.

CL : Vous alliez à l'école où, avant votre apprentissage ?

MH : À Notre-Dame là, à Saint-Paul, aussi.

CL : D'accord. Alors, on va continuer... Vous aviez des loisirs, vous aussi ? Maurice faisait de la gym, vous, vous vous souvenez avoir fait... ?

MH : Ah non, moi, j'ai pas fait de... non. J'ai pas fait de sport, ni...

CL : Et le patronage, par exemple ?

MH : Ah non ! Non, non, moi, j'allais pas au patronage.

CL : D'accord. Donc c'était l'école, et puis après vous rentriez à la maison ?

MH : Oui, et puis je lisais. Quand j'étais libre, je lisais, j'allais à la bibliothèque... à la clinique Saint-Paul, là, y avait la bibliothèque. Et puis voilà, je passais mon temps, j'aimais bien lire.

CL : D'accord.

[0'10"44] – Apprentissage de Madeleine

CL : Et puis, vous faites votre apprentissage. Alors, votre apprentissage, vous le faites dans quoi ?

MH : Couture.

CL : Ah, d'accord !

MH : Ben oui, puisque je vous ai dit que mes patronnes d'apprentissage, fallait bien qu'elles gagnent leur vie.

CL : Oui, mais je savais pas qu'elles étaient couturières...

MH : Si, je vous ai dit !

CL : Ah, j'ai pas compris, d'accord, c'est pour ça.

MH : Mais alors, on n'était pas payé du tout, hein.

CL : Ah bon ?

MH : Ah non, dans ce temps-là, c'était comme ça ! Moi, j'étais pas payée du tout.

MH : Y avait même certaines branches où les apprentis payaient.

CL : C'est incroyable, ça !

MH : Ah, ben...

MH : C'était rare, quand même, mais... Par contre, y a beaucoup d'apprentis qu'étaient pas payés.

CL : Du coup, c'était votre cas, vous avez appris votre métier de couturière comme ça ?

MH : Oui, oui.

CL : Qui faisait quel type de... c'était quoi, comme boîte ?

MH : Oh, c'étaient des jeunes femmes, qui étaient sœurs, qui travaillaient... des artisans, quoi !

CL : C'était du vêtement, c'était quoi ?

MH : Vêtement, oui. Mais on n'allait même pas au cours, parce que pendant la guerre... Et puis en plus, j'étais pas déclarée au départ. Elles prenaient, elles étaient bien contentes de... (Rire)

MH : D'avoir des petites mains.

MH : ... d'avoir des petites mains, oui !

CL : Et après l'apprentissage, vous avez travaillé ?

MH : Heu oui, jusqu'à notre mariage. Après, moi, j'étais fatiguée, j'avais maigri de sept kilos l'été. J'avais de la sinusite, j'ai été opérée et j'ai été longue à me remettre.

CL : Affaiblie, du coup ?

MH : Oui, oui.

CL : D'accord. Donc vous avez travaillé comme couturière jusqu'à votre mariage.

MH : Oui

CL : D'accord. Et quand vous travailliez, vous travailliez pareil, dans le même endroit ou... ?

MH : Ah non, non, ah bah, elles gardaient pas leurs apprenties, il aurait fallu les... Elles préféraient prendre d'autres apprenties ! Non non, j'ai travaillé chez une couturière rue Alsace-Lorraine.

CL : D'accord. Pareil, qui faisait du particulier, qui faisait du sur-mesure ?

MH : Ah oui, oui... C'était une bonne couturière, elle.

CL : D'accord.

MH : Mais il m'a manqué des choses, comme j'ai pas suivi les cours... Enfin, c'est comme ça.

CL : Vous avez appris sur le tas ?

MH : Oui, j'ai appris avec les copines et tout ça, quoi. On était quand même plusieurs ouvrières. Et puis, y avait des apprenties.

CL : D'accord, donc vous avez appris au contact des autres, c'est ça ?

MH : Oui, enfin, je connaissais déjà, j'avais quand même... j'étais dans le bain, quand même !

CL : Avec les autres, y avait une ambiance, dans l'atelier, particulière ?

MH : Non. On parlait pas beaucoup.

[0'13"04] – Apprentissage de Maurice

CL : Maurice ! Quand je vous ai quitté tout à l'heure, c'était l'apprentissage. Alors, vous faites votre apprentissage où ? Comment vous avez choisi votre voie, vous ?

MH : Ah ! (Rire)

MH : Ah, les parents, hein !

MH : J'aurais voulu être électricien. On avait trouvé une place dans une petite entreprise dont... enfin, il y avait quelqu'un du quartier, qui était le père d'un collègue d'école, qui avait un poste d'encadrement. Et puis bon, c'était d'accord, seulement il fallait rentrer en apprentissage au mois de septembre. Alors, au mois de septembre, la première fois, j'étais trop jeune, parce que j'avais pas quatorze ans. Et puis après, ben, j'avais bien plus de quatorze ans, c'était du temps de perdu ! Alors mon père a retrouvé un ancien patron, qui venait de monter une entreprise et puis qui avait bien voulu me prendre en apprentissage. Alors, ça y est, c'est comme ça que je suis parti comme tourneur. Ça n'avait rien à voir avec l'électricité !

CL : C'était quand même... c'était une déception, pour vous ?

MH : Oh, pas du tout ! Je savais pas ce que c'était que l'électricité, je savais pas ce que c'était non plus que le tour... Puis, bon, on n'avait pas le choix, hein, on prenait ce qu'on trouvait !

CL : Donc ça, cet apprentissage, vous l'avez fait à Rezé ?

MH : Ah non, non, à Nantes !

CL : Aux chantiers, où ça ?

MH : Ah non, non, une petite boîte route de Saint-Joseph, auprès du rond-point de Paris.

CL : D'accord. Alors après l'apprentissage, vous allez travailler ?

MH : Ben, j'ai travaillé dans la même entreprise jusqu'à notre mariage. Et après, ben je suis venu travailler dans une autre entreprise qui était plus près du logement.

CL : D'accord. Pareil, dans le même type de...

MH : Comme tourneur, oui, toujours... Jusqu'à ce que je quitte pour venir dans la menuiserie.

CL : D'accord. Et dans la menuiserie, aux Castors directement, ou vous avez d'abord...

[0'14"54] – Conditions de logement difficile

CL : On est dans votre vie d'adulte, et puis on va parler des Castors. Alors, vous vous mariez, vous travaillez tous les deux, alors, vous venez d'arrêter de travailler, Madeleine. Vous habitez où, comme jeunes mariés ?

MH : Aux Trois-Moulins, chez mes parents. Une pièce de onze mètres carrés. On n'avait ni eau, pas d'eau...

MH : Pas d'évier, pas d'eau...

MH : ... pas d'eau dans la pièce...

MH : ... on allait chercher de l'eau à un robinet dehors.

MH : Et puis les waters étaient dans le jardin.

MH : Une cabane en planches !

CL : Vous étiez les seuls à vivre ça, ou est-ce qu'autour de vous, d'autres jeunes couples vivaient la même chose ?

MH : Oh ben, dans la cité, on en a entendu, hein ! C'était pire que nous !

MH : Oh oui, oh oui, oh ben... Vous avez tout ça dans les archives, à la mairie, hein !

CL : Mais est-ce que vous vous souvenez, vous, en avoir parlé avec d'autres gens que vous fréquentez, et qui vivaient des difficultés de logement ?

MH : Ah bah, bien sûr ! Pratiquement tous ceux qui sont venus à la Balinière, comme Castors, c'est qu'ils étaient dans des conditions de logement très difficiles.

CL : D'accord. Alors, est-ce que l'idée de la propriété était une évidence pour vous ?

MH : Non !

MH : Pas pour nous.

MH : Pas du tout ! On voulait se loger. Puis, le reste... On avait même envisagé un système de location coopérative où on n'aurait pas été propriétaires de notre maison, mais on aurait détenu des actions de la société. Ça, ça a pas été possible : l'État a pas voulu, le gouvernement a pas voulu.

CL : Quand vous dites « *On avait imaginé* », qui avait imaginé ça ?

MH : Ah, des hurluberlus, ha, ha ! Des idéalistes.

CL : Vous étiez plusieurs, quand même, à vous rencontrer, pour...

MH : Oui, oui... Mais enfin, on peut pas dire que ce soit la mentalité générale, hein. Nous, on avait une certaine conception de l'existence, et puis de la façon de vivre. Et c'est ce qu'on cherchait à appliquer.

CL : Alors, quand vous dites « *nous* », c'est parce que vous faisiez partie d'un mouvement ?

MH : Pff... On avait fait partie d'un mouvement, et puis bon, on s'est retrouvés, en cherchant une solution pour pouvoir se loger. On s'est retrouvés, alors y avait Jean Pennaneac'h, y avait le frère de Madeleine, ha ! Et puis... qui est-ce qu'il y avait, autrement, de Rezé...

MH : Y avait monsieur Boudissa ?

MH : Ah non mais il est venu après, lui.

MH : Il est venu après ? Ben c'est vous dire...

[0'17"16] – Origine des Castors de Rezé

CL : Qui est-ce qui vous a réunis au début, qu'est-ce qui a fait que vous vous êtes tous vus, la première réunion, c'est quoi ?

MH : Tous...

MH : Non, pas tous... le noyau dur !

MH : Oui, les fondateurs d'origine. Y avait une équipe de Chantenay, qui avait un peu le même idéal et puis qui avait les mêmes besoins, qui était un peu plus âgée, d'ailleurs, que nous, et qui avait commencé...

MH : Dont madame Pensel.

MH : ... dont madame Pensel, Suzanne Pensel... qui avait déjà commencé à travailler pour trouver une solution. Et puis nous, avec Pennaneac'h et puis Claude Sorin et puis, qui est-ce qu'il y avait d'autre...

MH : Heu...

MH : Charles est arrivé après.

CL : Richard ?

MH : Richard, il était de Chantenay, lui.

CL : Ah oui, c'était la bande de Chantenay, lui.

MH : Oui, c'était la bande de Chantenay.

MH : Et puis...

CL : ... Corbineau ?

MH : Non. Non plus, il est venu après, lui.

MH : On le connaissait pas.

MH : On avait des copains qui étaient plus âgés que nous, qui étaient déjà dans la vie. Certains étaient administrateurs de la caisse d'allocations familiales, d'autres avaient d'autres activités. Et on s'était renseignés pour savoir comment on pourrait financer notre programme, notre projet. Et puis, ils nous avaient dit... on avait vu les mêmes personnes, Richard et puis moi ! C'était moi qui était la tête pensante de Rezé, ha ! Et puis, ils nous ont dit : « Non, écoutez, vous êtes deux équipes, là, vous voulez la même chose. Si vous voulez des financements, il faut que vous vous entendiez, y aura pas deux équipes de soutenues ! ».

CL : Vous connaissiez déjà l'expérience des Castors ailleurs, comme à...

MH : Non, on avait lu un article sur les Castors de Bordeaux.

CL : À Pessac, oui. Et puis du coup, c'est ça qui vous avait...

MH : ... qui a donné l'idée. Mais on n'avait pas envisagé... À Rezé, y avait d'autres gars aussi, mais qui ne sont pas restés, on avait envisagé de trouver un terrain où faire trois, quatre maisons, cinq ou six maisons. On n'avait pas envisagé de créer une coopérative comme on a fait après !

CL : Qu'est-ce qui a fait que, comment vous êtes passés du projet que vous aviez imaginé au départ au grand projet que ça a été ?

MH : Ben ça a été... On n'a pas choisi, hein. Déjà, on était plus nombreux. Et puis, pour avoir des financements, le crédit immobilier, c'était pas possible, parce qu'on était trop nombreux et puis de toute façon, ils n'avaient pas de crédit. Et puis, pour pouvoir avoir des crédits, il fallait créer une société d'HLM. Et pour avoir un programme financé, fallait faire au moins cent logements. Alors, ça changeait tout ! Alors, c'est là qu'on a...

MH : Tu connaissais Charles Richard.

MH : Oui, ben oui, on se connaissait bien.

MH : On était allé chez lui le premier, jour de la Toussaint 1949, on venait de se marier.

CL : Chez qui ?

MH : René, heu, Charles Richard, là-bas, à Chantenay, parce qu'on les connaissait.

CL : D'accord. Vous les connaissiez à cause du projet, ou vous les connaissiez par ailleurs ?

MH : Oh non, on se connaissait avant.

MH : On les connaissait.

CL : Comment vous les connaissiez ?

MH : (Rire) On avait fait de la JOC !

CL : D'accord, donc y a la JOC derrière, quand même !

MH : Oui, lui à Chantenay, et puis nous à Rezé, à Saint-Paul.

CL : C'est ce que j'allais dire, qu'est-ce qui fait, c'était quoi le pot commun de tous ces gens-là ? Parce que vous n'étiez pas dans les mêmes entreprises, vous n'étiez pas forcément collègues ?

MH : Non.

CL : Y avait beaucoup de gens des chantiers, je crois, quand même ?

MH : Oui.

MH : Oui.

CL : Mais qu'est-ce qui, c'était quoi votre pot commun, à tous ?

MH : Ben, c'était le besoin de se loger, hein.

CL : Oui, mais vous disiez, de valeurs communes, qu'est-ce qui dessinait ces valeurs, c'est quoi, c'était la JOC, c'est ça ?

MH : Oui, enfin, c'étaient des reliquats de formations jocistes, hein.

CL : Et puis du coup, est-ce que la culture ouvrière entre là-dedans, aussi, est-ce qu'il y avait cette...

MH : Oh bah oui, d'abord parce qu'on était tous syndiqués, et puis... on était engagés, quand même, hein... quoique bien jeunes.

CL : Vous aviez quel âge, vous, au lancement des Castors ?

MH : Vingt-deux ans.

CL : D'accord.

[0'21"18] – Le chantier des castors

CL : Donc vous voilà embarqués dans cette aventure qui est plus importante que celle que vous imaginiez au départ. À quel moment vous prenez, vous, des responsabilités sur le chantier ? À quel moment vous entrez comme salarié du chantier ?

MH : Alors, on a commencé... Ça devait être en 52.

CL : Donc le chantier commence en 50, oui, c'est ça. Et en attendant, du coup, vous cumulez, de 50 à 52, votre emploi...

MH : Oui, oui.

CL : Vous pouvez en parler un peu, de ça ? Vous vous souvenez de cette période où vous aviez les deux, comme ça ?

MH : Ben, la semaine, on allait travailler à l'usine, hein. Et puis, le week-end, on venait travailler sur le chantier, c'est tout.

MH : C'était un nombre d'heures...

CL : Comment ?

MH : Il y avait un certain nombre d'heures à fournir. Autrement, ça marchait pas.

CL : Oui, c'est pour ça qu'il y en a qui sont sortis du projet, parce qu'ils ne pouvaient pas tenir leurs heures...

MH : Oui.

CL : Donc ça devait être assez physique, vous deviez être quand même bien fatigués...

MH : On était habitués. Le travail ne faisait pas peur. Et on faisait cinquante heures par semaine.

MH : Et puis quinze jours de vacances, c'est tout ce qu'il y avait de congés payés.

CL : Oui, en plus, y avait une partie des vacances où il fallait que ce soit chez les Castors ?

MH : Quinze jours, y avait quinze jours.

MH : Les vacances, on les passait sur le chantier.

CL : Oui voilà, les vacances, c'était sur le chantier. Comment est-ce que vous rentrez dans l'équipe professionnelle des Castors ?

MH : Ben, je vous l'ai dit, hein, c'est que, on a eu des équipes de maçons, qui étaient des professionnels embauchés, salariés. Et puis quand on est arrivés à la charpente et la menuiserie, on n'a pas dû trouver d'entreprise, parce que ça a déjà été très difficile de pouvoir trouver des... C'est pour ça qu'on a embauché des maçons, c'est parce qu'il n'y a pas d'entreprises qui ont voulu travailler pour nous, ils avaient pas confiance.

MH : Mais les parpaings ont tous été faits par...

MH : Oui, ben on a fait les parpaings, on a fait tous les carreaux de plâtre pour faire les cloisons. On a fait beaucoup de choses. On a extrait la pierre d'une carrière.

CL : Et puis vous avez récupéré le bois pour faire les parquets ?

MH : Ah ben, les lambourdes des parquets, ben c'est le bois qu'on a abattu sur le terrain, qu'on a fait débiter à la demande.

CL : Mais alors du coup, je reviens à vous, comment est-ce qu'on est allé vous chercher ? Comment ça s'est passé ?

MH : Ben, d'abord, pour faire les parpaings, y a des gars qui ont quitté leur boulot, pour justement fabriquer les parpaings tous les jours. C'était même plus que le jour, parce qu'il fallait les sortir le soir et puis les mener sur l'emplacement des maisons, pour pouvoir en faire d'autres le lendemain. C'était presque jour et nuit ! Et puis bon, y a eu des gars, une première équipe, et puis après, quand on est arrivé à la charpente, ben c'est pareil, on a dit : « Faut créer des équipes pour le chantier ». Puis c'est là que je suis venu sur le chantier avec une équipe de gars que je connaissais.

CL : Et pourquoi on a fait appel à vous ? Parce que vous étiez dans un autre milieu, quand même, vous.

MH : Pas du tout, j'étais vice-président du COL (*Rires*) et puis... ben, ces gars-là, je les connaissais. Y avait mon frère, d'ailleurs, puis d'autres gars qui étaient du quartier et qu'on connaissait bien, puis qui étaient, eux, professionnels charpentiers-menuisiers.

CL : Donc vous avez quitté votre boulot, où vous étiez ouvrier, et là, vous êtes devenu responsable d'une équipe.

MH : Voilà.

CL : Alors, ça change, ça ! C'est d'autres compétences !

MH : Oh, c'était une petite équipe. On était quoi, quatre, cinq. Oui, cinq.

CL : Vous avez quand même eu le sentiment qu'il fallait mettre en jeu d'autres compétences que jusqu'à présent ? C'est pas la même posture que d'être ouvrier !

MH : Ah bah oui, mais enfin ça... Moi, je faisais confiance aux collègues, parce qu'eux, ils étaient professionnels. Je me suis formé sur le tas avec eux, et puis...

CL : Oui, d'accord, vous vous êtes formés avec eux ?

MH : Ah oui, oui. Et puis, dans le chantier, on a posé la question de savoir si on retournait dans nos boîtes ou si on restait travailler ensemble. Moi, j'avais toujours eu l'idée de faire de la coopération, parce que c'était une formule qui m'intéressait depuis longtemps, enfin depuis que je pensais rentrer au travail ! Et puis dans la métallurgie, c'était pratiquement pas possible, parce qu'il fallait être sous-traitant des grosses boîtes, ça m'intéressait pas du tout. Et puis là, c'était une occasion : mon frère et puis les collègues qui étaient là sur le chantier ont dit : « *Pourquoi pas, on peut toujours essayer* ». Et puis on a créé une coopérative de menuiserie.

CL : Donc, à la suite de cette expérience des Castors, cette équipe Castor a poursuivi sous forme de Scop ?

MH : Non, non. Nous, notre petite équipe de menuisiers.

CL : Oui, j'entends bien ça, votre équipe de menuiserie a continué sous forme de coopérative.

MH : Y a eu d'autres types qui s'étaient lancés dans la maçonnerie, et ça n'a pas duré très longtemps.

CL : Et vous en tout cas, ensuite vous avez lancé cette aventure de...

MH : ... de coopérative, oui.

CL : D'accord. Qui a duré combien de temps ?

MH : Seize ans.

CL : Ah oui, quand même !

MH : Elle a duré un peu plus longtemps, mais j'y suis resté que seize ans.

CL : D'accord, c'est pas mal, déjà !

MH : Oui.

[0'26"18] – Castors et vie militante

CL : Alors, je reviens à la construction. Ces compétences que vous aviez, de coordonner une équipe, est-ce que vous diriez que votre formation justement de jociste a fait que, le fait de travailler à plusieurs et de coordonner les gens, ça, vous l'aviez déjà appris ?

MH : Ah ben oui, parce que la formation que j'ai eue à la JOC, que j'ai faite, parce que l'école, je suis sorti à douze ans et demi, hein...

CL : Alors vous avez appris quoi, à la JOC ?

MH : Ben, on avait des réunions, des... comment on appelait ça ? Ho, ho, des cercles d'études ! Enfin, on se réunissait toutes les semaines, on discutait de...

MH : Y avait des réunions.

MH : Oui, on avait des réunions toutes les semaines, mais on discutait de... On avait un programme et puis ben, on lisait beaucoup... Oui, on avait des idées, on avait un idéal.

CL : Vous pensez que ce que vous avez appris à la JOC, ça a construit, enfin en tout cas ça a aidé à construire le projet Castors ici ?

MH : Oui, enfin, c'est la vie militante, hein. On a commencé par la JOC, après ça a été le syndicat... Faut quand même penser que... c'était en 52, non, en 50, y avait que cinq ans que la guerre était finie, hein. Et tous les responsables syndicaux, ou tout du moins une grande partie était morts dans les camps de concentration. Y avait plus d'adultes, très peu. Et toutes les activités ont été recréées avec des jeunes de dix-huit à trente ans.

CL : Votre génération, quoi !

MH : Voilà, oui.

[0'28"07] – Place des femmes pendant le chantier

CL : Madeleine, votre version de l'histoire des Castors ? Comment vous avez vécu ça, cette période-là, de construction ?

MH : Ah bah, bien, quand même ! (Rire) Parce qu'on tentait quelque chose et puis c'était quand même pour un bien-être. Moi je dis que c'était un petit château, pour nous. J'avais jamais connu un logement seul, ni rien. Alors...

MH : C'était pas ce qu'on avait pensé ! On pensait beaucoup plus simple que ça. Mais on n'a pas eu le choix.

CL : Oui, finalement, c'était une plus belle maison que vous ne pensiez ?

MH : Ah oui, beaucoup plus belle. Parce que c'est le ministère qui a imposé le plan d'urbanisme, qui a imposé le plan des maisons. En fait, on a subi.

CL : D'accord, vous avez subi. Mais au final, est-ce que vous êtes plutôt contents ?

MH : Ah oui !

MH : Ben, on n'a pas regretté. Mais ça nous posait quand même des problèmes, parce que plus c'était bien, plus c'était cher. Et comme on n'avait pas beaucoup de moyens !

CL : Oui. Est-ce que ça, justement, ça vous a inquiété, les finances ? Vous suiviez un peu tout ça ?

MH : Oh ben ma foi, non, parce que... (Rire) Que voulez-vous, on ne s'est pas posé ces questions-là. C'était parti, c'était parti, fallait bien...

MH : De toute façon, il aurait fallu payer un loyer, hein !

CL : Oui oui, bien sûr. Suzanne Huchet me disait que c'étaient les femmes souvent qui tenaient le budget familial. C'est-à-dire qu'elles recevaient les payes, sous forme liquide à l'époque, et qu'elles mettaient dans les enveloppes pour le gaz, l'électricité, mais en faisant bien attention de garder la quote-part du chantier. Est-ce que vous vous souvenez de ça, de cette époque ?

MH : Oh, ma foi, ça s'est fait automatiquement, hein.

CL : Vous faisiez quoi, du coup, c'était quoi, votre rôle pendant tout ce temps-là où votre mari...

MH : Moi mon rôle, mais j'avais déjà... la troisième se préparait à venir quand on est venus habiter ici, vous savez, j'ai pas chômé, hein !

CL : Oui, et puis il fallait bien...

MH : On venait le dimanche sur le chantier se promener avec les deux qui étaient là. Et puis ma foi, je voyais quelquefois d'autres femmes, et tout ça...

CL : Vous vous voyiez comme ça, entre femmes des Castors ?

MH : Ah ben on se voyait sur le chantier, surtout Jeannette Pennaneac'h, que je connaissais bien avant. On se voyait, on était contentes de se voir.

CL : Et est-ce que vous aviez aussi des fois des demandes, est-ce que des fois, vous disiez à Maurice : « *Ce serait quand même...* », vous participiez aux réunions ?

MH : Ah non... Les femmes allaient pas aux réunions de chantier, sûrement pas !

CL : Vous n'aviez pas le droit ?

MH : Ah ben, que voulez-vous qu'on dise ? C'était eux qui travaillaient, c'était à eux de prendre leurs décisions ! Y avait déjà assez de choses à voir comme ça.

CL : Et est-ce que quelquefois vous disiez : « *Attention, ce serait peut-être bien de faire attention à ci ou à ça* », est-ce que vous remontiez des fois, est-ce qu'il y avait des choses qui étaient... Comment, de quelle façon les femmes se mêlaient de cette histoire-là ?

MH : On s'en mêlait pas du tout, je crois pas ! On s'en mêlait pas beaucoup. Qu'est-ce que vous voulez qu'on dise ? Ils avaient tant d'heures à faire !

CL : Oui, mais vous auriez pu, après, quand on rentrait plus dans, pas la décoration, mais peut-être des choses plus dans le détail de l'organisation de la maison, est-ce qu'il y a des femmes qui ont...

MH : Ben heu, pff... Oui, enfin... Ah si, il y a des femmes qui ont participé, [incompréhensible] Richard.

MH : Ah oui, bah oui, elle... oui.

MH : Mais enfin bon, mais... On n'avait pas grand'chose à décider, puisque l'essentiel du chantier avait été décidé par un architecte urbaniste, et puis un architecte qui avait fait des plans de maison. Bon, ben, on les acceptait ou on les acceptait pas, mais y avait pas le choix, y avait que ça, hein.

MH : Y avait pas de route, hein, quand on est venus là, habiter. Fallait bien se débrouiller ! On passait entre les maisons, y avait pas de, c'était pas délimité, enfin délimité si, on savait quand même où seraient les...

MH : Ah ben quand on a emménagé, y avait pas de clôture...

MH : Y avait rien ! Y avait rien !

MH : ... on les a faites après coup.

MH : Pour aller par exemple à la coop, y avait une coop d'alimentation, ben fallait prendre les bébés, enfin ceux qu'il y avait, dans les bras...

MH : ... dans les bras, et on traversait les tranchées.

MH : ... puis traverser ce qu'il y avait.

CL : Pendant toute la durée des travaux, vous avez toujours habité dans votre petit 11 m² ?

MH : Non, non non, parce qu'on était à la Grand'Haie, on a trouvé un logement...

MH : C'était après la guerre, alors y a eu des réquisitions de logements, parce qu'il y avait des gens qui avaient des logements trop grands, et puis d'autres qui les occupaient même pas. C'était le cas du logement qu'on a eu, nous. C'était un même propriétaire et y a eu une menace de réquisition parce que... il avait perdu sa femme pendant la guerre, et puis...

MH : Il occupait...

MH : Non mais il avait gardé le logement avec les meubles, mais il habitait pas là. Et puis il y a eu une menace de réquisition. Alors, la propriétaire, qui nous connaissait, à nous, avait dit : « *Si vous voulez avoir un logement, faut venir tout de suite, autrement ça va être réquisitionné.* » Et puis, le locataire (qu'on connaissait, c'était un voisin) était d'accord, puisqu'il nous connaissait bien, alors on a eu une partie du logement. On avait deux pièces, il devait y en avoir quatre ou cinq.

MH : Y avait deux autres pièces en haut.

CL : Y avait quand même de la promiscuité, c'était pas non plus... C'était mieux qu'avant, mais c'était pas...

MH : Non, mais il habitait pas là ! Il n'habitait pas là.

CL : Oui, vous aviez deux pièces pour vous ?

MH : La cuisine en bas et puis deux chambres en haut. On avait deux chambres en haut.

MH : Ah oui ? Ah bon. Je croyais qu'on en n'avait qu'une, moi.

CL : D'accord. Certaines femmes disent qu'elles ont eu dur pendant les travaux, que ça avait quand même pas été une période, parce que les hommes étaient forcément, entre le travail et puis les chantiers, est-ce que vous vous souvenez de ça, est-ce que vous vous souvenez que c'était une période où vous avez dû assumer beaucoup de choses de la...

MH : On venait de se marier, alors vous savez... On était pris dans un truc, et puis fallait bien aller au bout ! C'est tout !

CL : C'était comme ça ?

MH : Ben voilà.

CL : Vous n'avez jamais regretté cette période-là ?

MH : Ah non, ben non ! Comment on se serait logés, autrement ? Ah non ! Sûrement pas.

MH : Et puis, de toute façon, le chantier, c'était une partie de notre vie, on n'avait pas que ça ! On allait à l'usine, hein ! (Rire) Fallait bien gagner sa croûte, et puis, ben on avait d'autres rapports, avec d'autres gens...

[0'34"10] – Les Castors et les syndicats

CL : Alors, je reviens aux syndicats, parce que j'ai lu qu'au début du chantier des Castors, que ça n'a pas été très simple pour les syndicats d'accepter cette histoire de Castors.

MH : Ah non, non, ils ont pas accepté, hein.

CL : Pourquoi ?

MH : On a toujours eu des difficultés avec les syndicats. Tout en étant syndiqués !

CL : Ben oui !

MH : Parce qu'on désertait le combat, quoi, on allait...

CL : Alors comment ça s'est passé, ces années-là, avec vos copains...

MH : Oh, on s'est pas foutu sur la figure, hein ! Ha, ha ! Non, mais enfin les gars nous ont dit : « Vous avez tort, y a mieux à faire ». C'était leur choix. Nous, c'était le nôtre, et puis...

CL : Et après, une fois que chacun s'est installé aux Castors, comment ce regard a évolué sur...

MH : Oui, mais enfin, là encore c'est pareil, quoi. Y avait des syndiqués dans le chantier. Tous les dirigeants du départ, ils étaient tous syndiqués. Et puis y en avait d'autres, hein, mais... C'était pas la majorité, hein ! Y avait plein de gens qui étaient pas syndiqués.

CL : Mais les copains syndiqués, vos copains syndicalistes qui étaient pas Castors, au début, ils vous ont dit : « *Ouais, bah non, c'est votre histoire, c'est pas notre combat, vous vous trompez de lutte* »...

MH : Voilà, non et puis, « Y a autre chose à faire », enfin bon, etc. Mais oh, on s'est habitués les uns aux autres, hein !

CL : C'est ça. Et après, c'est quelque chose, une fois que les Castors se sont mis en place, est-ce que vos copains syndicalistes, vous en avez recausé, de cette histoire-là ? Une fois que vous êtes revenu dans la lutte ?

MH : Ben, on en causait forcément, puisque toutes les semaines, tous les lundis matin, on arrivait du chantier, alors oui. Mais ça posait pas de problème. Ça a même jamais posé de problème. Y en a qui étaient pas d'accord, parce qu'ils estimaient qu'on passait trop de temps en dehors de l'action syndicale qu'on aurait dû avoir, quoi.

CL : Vous n'alliez plus dans les manifestations...

MH : Oh que si ! Oh que si !

CL : Vous avez mené des fois des manifestations le matin, et l'après-midi le chantier, ou l'inverse ? *(Rire)*

MH : Ben nous, comme c'était... le chantier, c'était le samedi ou le dimanche, en fait y avait pas de manifestation le samedi ou le dimanche, c'était dans la semaine. Donc c'était sur le temps de boulot à l'entreprise. C'était pas sur le temps Castor.

CL : Oui. Vous avez continué à faire la grève ?

MH : Oui.

CL : D'accord ! Mais ça a été quand même un peu une tension ouvrière, quoi, ça...

MH : Oh, c'était pas vraiment une tension, c'étaient des avis divergents.

[0'36"34] – Emménagement

CL : Quel souvenir marquant vous avez, tous les deux, des chantiers, qu'est-ce qui vous a le plus marqué, comme souvenir sur les chantiers ?

(un temps)

CL : Ils se regardent tous les deux. *(Rire)*

MH : Non, moi, je vois pas.

MH : Y a rien de particulier !

MH : Y a rien de particulier.

CL : Y a pas quelque chose qui s'est passé, à un moment donné, qui vous a plus marqué, ou un incident...

MH : Non.

CL : ... ou au contraire une fête... Vous avez fait la fête quand les premières maisons ont été... Est-ce qu'il y a eu un temps festif ?

MH : Oh oui, mais enfin, c'était pas...

MH : C'est que toutes les maisons étaient pas finies, hein ! Comme nous, on avait deux enfants quand on est venus habiter ici, la troisième chambre était pas finie.

CL : D'accord. Oui, y avait encore du boulot, quoi !

MH : Ben les peintures, on les a faites.

MH : Ah ben, toutes les clôtures, on les a faites après avoir emménagé.

MH : Oui. Donc on avait quand même de l'occupation, hein.

MH : Oui, ça a duré, le chantier a duré au moins deux ans après les habitations.

CL : Oui, voilà, c'est pas parce que... Vous avez emménagé en quelle année, 53, 54 ?

MH : 53, oui.

CL : Alors, vous, quand vous êtes arrivée dans cette maison ?

MH : Ah, mais j'étais habituée, je la connaissais, parce qu'on savait où on allait habiter ! On avait fait un choix un bon moment avant.

CL : Mais est-ce que ça a changé votre vie, ou...

MH : Ah ben oui ! *(Rire)* Ben c'est sûr que ça a changé ma vie ! C'est obligatoire !

CL : Alors comment ?

MH : Je vous dis, moi je dis, on habite un petit château. Malgré que tout n'était pas fini, c'était extraordinaire, une maison saine, et tout, c'est extraordinaire ! On se chauffait pas comme maintenant. On n'avait pas de... Nos chambres étaient pas chauffées. Notre fils, là, je sais qu'il avait froid la nuit. Tout ça, ben, on a remédié à ça, le couvrir davantage.

CL : Vos copains qui n'étaient pas Castors, qui vivaient peut-être dans des logements, du coup, qui étaient restés dans des logements plus petits, comment ils regardaient ça ?

MH : Au départ, y en a beaucoup qui y croyaient pas, qu'on réussirait. Et puis, quand ils ont vu que ça prenait forme, certains ont regretté de pas être venus avec nous. Mais enfin bon... personne en est mort, hein ! *(Rire)*

CL : Non mais dans vos copains ouvriers, dans le monde ouvrier, est-ce qu'il y avait beaucoup de personnes qui vivaient dans des maisons comme ça, de cette grandeur-là, comme vous aviez même pas prévu que ce soit aussi...

MH : Ah ben, de toute façon, le COL a continué après. Après la Balinière, il a été fait plusieurs centaines de logements. Bon ben, c'étaient des gars des chantiers et tout ça, qui ont continué. D'autres qui n'avaient pas voulu venir à la Balinière, qui ont bien regretté, et puis qui ont été dans la Durantière, à Saint-Sébastien, au Landreau...

CL : Oui, ça s'est poursuivi sous une autre forme, mais ça s'est poursuivi.

MH : Ah oui, oui oui. C'était pas tout à fait la même forme, ils faisaient beaucoup moins d'heures... Oui, ça a été quand même différent.

[0'39"26] – Transmettre l'esprit Castor

CL : Une fois l'installation faite, comment s'est traduit l'esprit des Castors ? Comment s'est poursuivi l'esprit des Castors une fois que les gens étaient installés ? Parce que le temps du chantier, bon, c'était une évidence, il fallait faire tant d'heures pour le chantier, fallait donner tant de quotes-parts pour le chantier, etc. Les gens habitent ensemble, est-ce qu'il y avait des règles de vie commune...

MH : Ah non, non non... Le chantier était pas fini, on avait les clôtures à faire, on avait les bordures de trottoir, enfin, y avait plein de finitions à faire. Mais quand ça, ça a été fini, bon ben ça a été fini...

CL : Chacun habitait chez soi, et puis...

MH : Voilà... voilà.

MH : Y en a qui ont, y a eu une, comment... les machines à laver le linge.

MH : Ah ben oui...

MH : Y a eu quand même un truc où ceux qui étaient intéressés allaient chercher la machine. Il devait y avoir des accords pour telle date ou tel jour, ou je sais pas... Nous, on n'en a pas fait partie.

CL : D'accord. Et comment est-ce que vous avez continué à vous voir, parce qu'il y a une association des Castors...

MH : Oui, on a une réunion tous les ans, hein.

CL : Mais c'est tout ?

MH : Ah oui. Ben autrement, si, là maintenant, y a pour les routes, maintenant, ils font... Mais nous, on le fait plus ça ! Ce truc-là. C'est fini, ça.

CL : Donc pour vous, en gros, les Castors, une fois que tout était construit, c'était fini ?

MH : Oh, fini !

MH : Non, ben on avait... L'association durait, on faisait au moins une réunion par an, et puis ben on se voyait, quand même. Mais alors disons que les affinités, c'était quand même plus par quartier.

CL : Oui, d'accord. Mais vous vous voyiez, comme on se voit entre copains, pas forcément pour construire quelque chose ?

MH : Voilà. Voilà. Seulement, par contre, y avait quand même une certaine solidarité, parce que si quelqu'un avait un problème, qui avait besoin, bon ben, y avait tout de suite quelqu'un qui venait lui donner la main, hein.

CL : Ça, c'était quand même particulier aux Castors, ça ?

MH : Je pense, oui. Ben...

MH : Je sais pas, parce que nous, on a des jeunes, là... Enfin, des jeunes ! Y a déjà longtemps qu'ils habitent ici, qu'ils ont remplacé les anciens, mais ils sont formidables. Formidables !

CL : Et ils connaissent un peu, l'esprit Castor ?

MH : Oh oui !

MH : Bah oui, et puis ils y tiennent.

CL : Comment il leur a été transmis, qui est-ce qui leur a transmis ?

MH : Ben ils ont lu le livre de Charles Richard, sûrement. Et puis, c'est dans leur esprit, aussi, sûrement.

CL : Ils ont signé, ils sont adhérents ?

MH : Oui, oui.

MH : Oui, ben là encore, c'est pareil, c'est pas tous. Le problème, c'est que maintenant, y a plus de vieux !
(Rire)

MH : Y en a pas beaucoup !

MH : Y en a peu, mais quand ça a commencé à... les premiers ont commencé à mourir, et puis qu'il est venu des nouveaux, ils se sont intégrés, ils se sont intéressés, ils ont discuté... De toute façon, tout nouveau était accueilli par le conseil d'administration, il a reçu le livre de Charles Richard, là, qui donne tout l'historique du chantier de la Cité.

CL : Donc y a quand même un souci de transmission, alors ?

MH : Oh oui, oui, y a eu une transmission. Ben maintenant, elle se fait différemment, parce que... À l'époque, au départ, y avait quelques personnes qui étaient décédées et puis qui étaient plus là, qui étaient parties. Mais maintenant, y a plus personne qui reste, quoi...

CL : Donc c'est les jeunes qui transmettent ? C'est la deuxième génération qui transmet ?

MH : Voilà, oui. Certains le font, oui.

CL : D'accord.

[0'42"59] – Vie de femme au foyer

CL : Vous, dans votre vie de... vous avez élevé vos enfants, ce qui est déjà un gros travail (rire), s'occuper de la maison... Est-ce que vous aviez des engagements...

MH : Non.

CL : Même parent d'élève ou chose comme ça ?

MH : Ah non, non. Maurice était beaucoup pris. Il a suivi des cours justement pour quand ils ont monté la coop, et tout ça. Qu'est-ce que tu as fait encore... T'as pris les cours, ben c'était le soir encore, et puis moi, j'étais encore avec les enfants, et tout ça. Et qu'est-ce que... t'avais d'autres engagements.

MH : Oh ben, j'étais dans les conseils de parents d'élève...

MH : Ben oui, oui, lui il est allé au...

CL : D'accord ! En fait, l'engagement, toute la vie d'engagement social, c'était Maurice, et puis Madeleine, vous vous occupiez de la maison.

MH : Je m'occupais de la maison et des enfants.

[0'43"42] – Engagement syndical de Maurice

CL : Donc vous, par contre, vous êtes engagé sur beaucoup de fronts.

MH : Oui, un certain nombre.

CL : Alors, est-ce que vous pouvez dire un peu où est-ce que vous vous êtes engagé...

MH : Ben, le syndicat, hein, le syndicat. J'ai eu un engagement assez fort.

CL : Quel syndicat, alors ?

MH : CGT. C'était, enfin, moi, dans le milieu où je vivais, c'était mal vu, parce que quand on était à la JOC, on était à la CFDT. CFTC d'abord, puis CFDT après. Et puis bon, en 47, (rire) avec ma tête de cochon, j'ai décidé de changer, parce que... Je suis rentré à la CGT.

CL : Pourquoi ? Qu'est-ce que vous trouviez là ?

MH : Oh, c'était la façon de juger les événements de l'époque. J'avais mon idée à moi, les autres avaient la leur.

CL : Vous vous sentiez plus proches de la CGT.

MH : Voilà, oui. Mais dans les Castors, enfin dans l'équipe dirigeante, au départ, y avait de tout. C'était une majorité CFDT, mais y avait des Force ouvrière, et puis de CGT j'étais peut-être bien le seul. (Rire) Ah ben non, y avait Jean Pennaneac'h, quand on travaillait chez Guiboire.

CL : Et vous avez continué à être cégétiste quand vous avez monté votre coopérative ?

MH : Oui, moi, oui.

CL : D'accord. Et ça, comment c'est...

MH : Ben, ça changeait les choses, parce que j'étais ouvrier, d'accord, mais j'étais patron, ha, ha !

CL : Alors oui, justement ?

MH : Alors, les coopératives étaient représentées dans les syndicats patronaux. Alors, moi, j'étais militant syndical (Rire) et puis j'allais aux réunions du syndicat patronal !

CL : C'était facile, ça ?

MH : Oh, je disais pas grand'chose, parce que... pas la peine de jeter de l'huile sur le feu, hein !

CL : Et comment vous étiez regardé par vos copains cégétistes ?

MH : Oh, ben... (Rire) au bâtiment, j'avais le responsable départemental du syndicat, on se retrouvait justement dans les commissions mixtes. Et puis, ben, y avait des votes, puisque c'était mixte. Alors, il me demandait : « Hé, qu'est-ce que tu fais, toi ? » Je disais : « Bah, qu'est-ce que tu veux, je vais m'abstenir, parce que je peux décevoir pas voter patronal, et puis, difficile de voter avec vous, quoi . » J'étais mal placé.

CL : C'était compliqué, quand même, comme posture !

MH : Ah oui, oui. Oh, ben, on s'y adapte, hein ! On s'y adapte, oh oui. C'était rigolo.

CL : Ça, c'était votre premier engagement, l'engagement syndical, c'est celui qui paraît le plus important, pour vous ?

MH : Oh ben oui, c'était quand même la plus grosse partie de notre vie, c'était l'activité salariale, hein !

[0'46"30] – Engagement politique de Maurice

CL : Est-ce que c'est par le syndicat que vous êtes arrivé dans l'équipe d'Alexandre Plancher ?

MH : Non. Je faisais de la politique aussi. (Rire)

MH : Eh oui ! C'est pour ça, il était très pris, alors...

CL : Alors comment vous vous êtes lancé en politique ?

MH : Oh, je suis rentré en politique après la guerre. Parce que pendant la guerre, les partis politiques étaient pas trop bien vus. J'étais rentré à la Jeune République, qui était un mouvement pacifiste, créé avant, enfin entre les deux guerres, qui n'a jamais eu une grosse audience, mais enfin, dont les idées me plaisaient. Et puis, petit à petit, y a eu des réunions entre organisations, parce qu'il y avait pas mal d'organisations à l'époque. Et puis, y a eu des fusions, et je me suis retrouvé à l'Union de la gauche socialiste, là, par fusion ! Et c'est là qu'on a eu des accords avec le Parti socialiste pour la prise de la mairie de Rezé.

CL : D'accord.

MH : le PSU...

MH : Non, c'était après.

MH : C'était après ?

CL : Donc là, vous êtes resté affilié PS, du coup ?

MH : Ah, j'ai jamais été affilié PS.

CL : Ah, d'accord.

MH : Oh, moi, je suis pas (Rire), je suis pas dans la bonne ligne !

CL : Mais vous avez quand même, malgré tout, été sur une liste...

MH : Oui, oui, ben oui.

CL : Alors du coup, comment vous êtes arrivé sur cette liste, d'Alexandre Plancher ?

MH : Ben parce qu'on avait des contacts, quand même, avec les socialistes. Y avait des, quand on a créé la liste, là, y avait des communistes, on a fait campagne avec les communistes, aussi ! (Rire) Les communistes, les socialistes... les radicaux ! À l'époque, y avait qu'un seul parti radical ; maintenant, y en a deux, sinon trois. Et puis des gens qui avaient pas d'engagement politique déterminé. C'étaient beaucoup d'amicalistes des amicales laïques. Et puis, ben, y avait nous, l'Union de la gauche socialiste. On s'est rencontrés, on a discuté et puis on a formé une liste.

CL : D'accord, et c'est comme ça que vous vous êtes lancé, vous vous êtes dit : « Bon ça y est, maintenant je vais passer au côté élu » ?

MH : Oui, oui.

CL : D'accord. C'était naturel ?

MH : Oui, oh, c'était pas ma passion première, hein. Le syndicat m'intéressait davantage.

CL : D'accord, le monde du travail était plus intéressant pour vous ?

MH : Oui.

CL : Comment vous imaginiez, vu comment était Rezé à l'époque, l'action publique ? Par rapport à votre rôle, vous, en tant qu' élu, qu'est-ce que vous imaginiez, qu'est-ce qu'il fallait faire, pour vous ?

MH : (*soupir*)

CL : On est en 59, hein, c'est ça ? Dans ces années-là, 59-65, qu'est-ce que pour vous, il fallait faire à Rezé ?

MH : Rien de spécial ! Ha, ha ! Rien de spécial, de toute façon, j'avais pas de responsabilité déterminée, hein, j'étais pas un des meneurs. J'étais un membre du conseil municipal.

CL : Oui mais j'imagine que si vous vous êtes lancé dans cette aventure, vu tout ce que vous m'avez dit tout à l'heure sur votre vision pour les Castors, sur votre vision du monde du travail, vous aviez quand même une vision de l'action publique ?

MH : Ah ben oui. De toute façon, j'ai un copain avec qui on discutait des fois, il m'a dit : « *Moi, j'ai jamais voté à gauche.* » Je lui ai dit : « *Sois tranquille, moi j'ai jamais voté à droite.* »

MH : Mais c'est un chouette copain !

CL : C'est-à-dire qu'en fait, vous voulez dire que pour vous, c'était une façon, en étant élu, non pas forcément de penser à des choses concrètes, mais d'être sûr qu'il y a des gens...

MH : Défendre une certaine conception de l'existence, une certaine façon de voir les choses.

CL : Et c'est possible de le faire, ça, quand on est élu... Enfin, c'était possible à l'époque ?

MH : Oh ben oui, parce que de toute façon, la municipalité, à l'époque, c'était pas comme maintenant, où c'est à la proportionnelle. Parce qu'au conseil municipal, y a une opposition. À l'époque, y avait pas d'opposition. C'était une liste de gauche, qui avait remplacé une liste de droite.

CL : Et vous aviez l'impression que vous pouviez faire des choses concrètes, est-ce que vous aviez l'impression que ce que vous faisiez avait un effet ?

MH : Ben on essayait, hein, on essayait. On fait pas ce qu'on veut dans la vie : y a ce qu'on voudrait, et puis ce qu'on peut.

CL : Et vous avez pu ?

MH : On a fait un certain nombre de choses, oui.

CL : Vous avez des exemples de choses, de travaux, de dossiers que vous avez suivis, que vous avez soutenus ?

MH : Ben, depuis 1965, j'ai abandonné, hein.

CL : Oui. Donc vous ne vous souvenez plus ?

MH : Oh non.

CL : Que ce soient des créations d'écoles...

MH : D'autant plus que je suis pas conservateur pour deux sous : je n'ai aucun, aucun, aucun papier de Castor, du syndicat, de...

CL : Et vous, vous aviez pas suivi un dossier en particulier, y avait pas un domaine sur lequel vous étiez, par exemple par rapport à vos compétences ?

MH : Oh, je faisais partie, j'étais membre de commissions, comme tous les conseillers municipaux. Y avait la commission du personnel, y avait la commission du service des eaux, y avait... Je me souviens plus, ha, ha... Commission des travaux ! Bon ben, le samedi, en plus, on allait faire la tournée des chantiers.

[0'51"54] – Retraite et randonnée

CL : Alors, quand il s'est mis à la retraite, ça vous a fait tout drôle qu'il revienne ?

MH : Non, ben non, parce qu'on a fait de la randonnée pédestre. Et puis croyez-moi que là, ça a été, hein.

CL : C'est vrai ?

MH : Ah oui, alors. Malheureusement, y a des années qu'on a été obligés d'arrêter.

CL : Mais à quel moment vous vous êtes mis à faire de la randonnée ?

MH : Après la retraite.

MH : À la retraite. Mais c'est-à-dire que Maurice a pu partir à 55 ans, parce que...

MH : ... contrat de solidarité.

MH : ... contrat de solidarité, oui, et le patron, enfin...

MH : L'employeur.

MH : L'employeur, ben, n'a pas pris de jeune.

MH : Comme tous... Ben normalement, un ancien cédait sa place à 55 ans, contre l'embauche d'un jeune. Alors, les anciens sont bien partis, mais les jeunes n'ont jamais été embauchés.

CL : Et du coup, vous aviez commencé la randonnée à ce moment-là ? Dans un club ?

MH : Non, dans un groupe de Doulon. Maurice a eu l'occasion d'aller faire une randonnée de trois jours, parce qu'une amie de notre fille, là, celle qui a la sclérose en plaques, justement, lui avait demandé si elle voulait venir avec elle, pour cette... Moi, j'y étais pas. Elle a dit : « Non, mais Papa irait peut-être ». Alors c'est comme ça qu'il a connu le groupe de Doulon. Et qu'il avait jamais revu après !

MH : Ceux qui étaient avec moi, ils avaient organisé un circuit de trois jours dans les Pyrénées, vers le pic du Midi d'Ossau, au printemps, dans la neige. J'avais trouvé ça sympa. Alors, quand la saison est revenue...

MH : À la rentrée...

MH : ...À la rentrée, je suis allé et puis j'ai adhéré à l'association.

MH : Alors là, c'est pareil, il a pris des responsabilités, là encore. Parce que, une fois par an, tu partais avec un groupe de... une randonnée, alors... sac à dos et tout ça, moi, c'était pas dans mon... c'était pas possible. Alors il partait huit jours, mais c'est lui qui la préparait, c'est lui qui organisait, qui... Ça a toujours été.

CL : C'est pareil, vous aviez pris des responsabilités dans l'association ?

MH : Oui !

MH : Oh, que ça. Que ça. Organiser... Y avait deux choses : y avait un circuit qu'on faisait tous les ans, et puis une autre semaine en séjour.

MH : Oui, comme nous. Moi, je l'ai fait, ça.

MH : Pour ceux qui pouvaient pas faire de la rando avec le sac à dos.

CL : C'était une association, du coup, à l'échelle de l'agglomération, alors, ça ?

MH : Non...

MH : C'est à Doulon, circuit de Doulon.

MH : C'est à Doulon, ça fait partie de Doulon, le quartier de Doulon.

MH : Ça s'appelle d'ailleurs l'Association du quartier de Doulon.

CL : D'accord, OK. Et vous avez continué à marcher avec eux ?

MH : Ah, on a passé des moments formidables. Là, on s'est fait des amis.

CL : Ça, c'est une période de votre vie que vous avez bien aimée ?

MH : Ah oui, oui. Ben, moins prise, quand même : avec les gens, on n'avait plus d'enfants chez nous, tout ça. Ça change quand même la vie.

MH : C'était autre chose, c'était le loisir, c'était le plaisir.

CL : Oui, c'est pas le même engagement que le travail ou que la vie publique.

MH : Non, non.

[0'55"05] – Ce qui a le plus changé à Clair-Cité

CL : Une dernière question, pour terminer cet entretien : qu'est-ce qui, pour vous, chacun votre tour, a le plus changé dans cette Claire-Cité ?

MH : C'est normal, que tout change.

CL : Mais qu'est-ce qui a changé ?

MH : Qu'est-ce qui a changé ? Ben les habitants qui sont morts, surtout ! (rire) Mais autrement, que voulez-vous, c'est un quartier qui vit, quand même.

CL : Toujours !

MH : Oui, qui vit toujours, et puis... Nous, on est un peu en dehors de ça, parce que maintenant, on s'occupe plus de ça, y a eu assez de choses à voir dans le temps.

MH : Oui, ben, de toute façon, on est complètement hors circuit, puisque moi, je peux plus me déplacer. On va même plus aux réunions...

MH : Il sort plus ! Moi, j'y vais.

CL : Vous le regrettez, ça ?

MH : Oui, un peu. Oui, un peu, oui.

CL : Et vous voulez pas sortir, vous pouvez pas trouver quelqu'un qui vous emmène, par exemple ?

MH : Ah ben, aux réunions, j'y vais tous les ans. La réunion annuelle, j'y vais. Depuis qu'il peut pas venir. Maintenant, est-ce que ça va continuer, je sais pas. Mais j'y vais tous les ans ! Ça m'intéresse.

CL : Oui, ça continue à vous intéresser ?

MH : Ah oui, oh oui.

CL : Qu'est-ce qui se raconte, dans ces réunions, maintenant ?

MH : Ah ben, tout, que voulez-vous, la vie de la cité, les frais qui ont été faits...

MH : Les rapports avec la mairie !

MH : Les rapports, parce qu'on paye une cotisation tous les ans, donc on voit déjà quelqu'un... Puis, oui, les rapports, ce qui s'y passe, quoi ! Ce qui se passe dans la cité.